

les poèmes envolés



lois jammes

les poèmes envolés

lois jammes



édité par **iris**

mise en page et aquarelle de couverture par l'auteur

Samaipata, Bolivie, mai 2008

jammeslois@gmail.com

© lois jammes 2008

reproduction autorisée en citant l'auteur

à la féminité
que ce soit celle de la nature
ou celle de nos compagnes...

Introduction

Après un premier livre intitulé «balbutiements», édité manuellement pour ma famille et amis en 1997, voici un second recueil de mes poèmes en français. L'envie d'écrire ne m'a repris qu'en 2003-2004, après avoir remis un peu d'ordre dans ma vie. Le titre "les poèmes envolés" m'est venu naturellement à l'esprit en choisissant l'aquarelle de couverture.

Au cours des pages apparaissent des haïkus, courts poèmes japonais souvent déroutants pour celui qui n'est pas familier avec ce genre de poésie. Un haïku est à la poésie ce que le croquis est au dessin : une jolie esquisse en trois vers de cinq, sept et cinq pieds respectivement. On y retrouve très souvent un élément indiquant la saison et si possible un effet de surprise dans le dernier vers.

Il est difficile parfois de comprendre un poème sans avoir une idée du contexte dans lequel il a été conçu. Pour cette raison, j'ai trouvé intéressant d'ajouter un bref commentaire. J'y ajoute aussi des observations sur l'aspect technique ou le pourquoi de certains mots ainsi que le lieu et la date.

L'absence de majuscules et de ponctuation est un choix personnel, de même que celui de mots et de tournures de tous les jours. La simplicité possède sa beauté propre qui me plaît.

Enfin dans les dernières pages, intitulées "l'atelier", je montre rapidement comment je procède pour écrire un poème. Ceci dans le but d'aider ceux qui ont envie de se lancer mais n'osent faire le pas. La poésie est bien plus facile qu'on ne le pense, il suffit de prendre le temps de s'écouter.

La cage à rêves est toujours ouverte et c'est avec beaucoup de plaisir que je couche sur le papier ces oiseaux rares qui s'en échappent et traversent le ciel de mon imagination. Certains sont colorés, d'autres tristes ou fous, tels une bande disparate d'oiseaux-poèmes qui, un par un, viendraient se poser sur ma plume. Si j'en suis parfois surpris moi-même, j'en tire toujours beaucoup de bonheur.

Lecteur, je te convie à feuilleter ce livre avec parcimonie et lire de-ci de-là, de temps en temps, pas trop à la fois : les oiseaux-poèmes ne s'apprivoisent pas facilement. Si l'un d'eux te plaît, pose le livre et joue avec lui, cherche son âme et contemple-la...

Samaipata, mai 2008

Contenu par ordre chronologique

| | |
|---|----|
| 1999 | |
| l'extase | 12 |
| l'inauguration du monument à la paix | 13 |
| 2001 | |
| à mon père | 14 |
| onde patagonique | 15 |
| surpopulation | 16 |
| 2003 | |
| haïku pour celui qui a bien rempli sa vie | 17 |
| haïku de la diversité | 18 |
| le portugais | 19 |
| la purée grand-mère | 20 |
| muse où es-tu | 21 |
| 2004 | |
| l'explorateur | 22 |
| la course | 23 |
| le vertige du vide | 24 |
| le magnifique voilier | 25 |
| la voie de l'humble | 26 |
| vingt mètres carrés | 27 |
| hors du troupeau | 28 |
| les dalles de la cathédrale | 29 |
| la passagère du temps | 30 |
| haïku de la baleine | 31 |
| le chant des baleines | 32 |
| tu es revenue | 33 |
| la vieille génération | 34 |
| le vieux chemin | 36 |
| haïku du père | 38 |
| l'étiquette | 39 |

| | |
|-------------------------|----|
| la rosée | 40 |
| la lune grise | 42 |
| l'arrivée de la mousson | 44 |
| la vieille et la mort | 45 |
| poésie marine | 46 |
| le jeune druide | 48 |
| le germe | 50 |
| noël sur le tard | 51 |

2005

| | |
|------------------------------|----|
| la femme sans enfant | 52 |
| inspiration du petit matin | 53 |
| haïku de la colère | 54 |
| la chrysalide | 55 |
| mes ancêtres | 56 |
| équinoxe | 57 |
| vers les cimes | 58 |
| haïku de la voyelle espiègle | 60 |
| haïku du bonheur épanoui | 61 |
| hommage aux disparus | 62 |
| haïku des chevaux | 64 |
| haïku de l'amour lointain | 65 |
| haïku des pieds nus | 66 |
| l'effet papillon | 67 |

2006

| | |
|--------------------------------------|----|
| haïku de la lettre d'amour retrouvée | 68 |
| lettre d'un amour balbutiant | 69 |
| haïku de l'espoir | 70 |
| aux poètes silencieux | 71 |
| haïku de la tombe du laboureur | 72 |
| haïku du vent dans le feuillage | 73 |
| la bougie | 74 |
| éloge de la simplicité | 75 |
| la comptine du crapaud | 76 |
| haïku de la rose | 77 |
| souvenir d'une rencontre | 78 |
| les haïkus de mon jardin | 79 |

| | |
|---|----|
| l'échoppe du poète | 80 |
| haïku de la paix de l'aube | 81 |
| les haïkus du rail | 82 |
| les haïkus du foot | 83 |
| les soirs d'été | 84 |
| Eros distrait | 85 |
| la fleur à la fenêtre | 86 |
| la cage vide | 88 |
| esquisse d'un paysage d'été | 89 |
| haïku des jours moroses | 90 |
| la pyramide des âges | 91 |
| triptyque des feuilles d'automne : | |
| I - le mauvais temps | 92 |
| II - rite automnal | 93 |
| III - la belle messagère | 94 |
| supplique de l'émigré en visite au pays | 95 |

2007

| | |
|--------------------------------------|-----|
| l'hibiscus blanc | 96 |
| cette étrange chose qu'est la beauté | 97 |
| mon grand-père | 98 |
| comptine d'un jour de pleine lune | 99 |
| haïku de l'amiral jaune | 100 |
| al-Ghab | 101 |
| la trinité expliquée aux enfants | 102 |
| la chanson de Solveig | 103 |
| le chant du signe | 104 |
| entrelacs celtique | 105 |
| la comptine des possessifs | 106 |
| le mur | 107 |
| la prison | 108 |

2008

| | |
|-----------------------------|-----|
| tempête de janvier | 109 |
| en attendant le grand calme | 110 |
| haïku de la séparation | 111 |
| le crabe mécontent de soi | 112 |
| le temps du vent | 113 |

Merci

Merci à celles, ceux qui furent source d'inspiration :
les artisans de mon village, mes parents,
mes grand-parents, mes enfants,
ma compagne Joëlle, et
notre mère à tous,
Gaïa.

Un
merci
aussi à mes
nombreux amis ainsi
qu'aux correcteurs et lecteurs
Christian Touchet, Philippe Jammes
et Ermias pour leur temps et leurs encouragements.

les poèmes envolés

printemps 1999 - printemps 2008

l'extase

lentement très lentement
se fige la vie tout entière
lentement très lentement
se dissout l'écume d'hier

lentement oh si lentement
se fond le futur en lumière
calciné par l'ardent baiser
qui soude les amants embrasés

d'un souffle d'éternité
l'amour impénitent
a osé arrêter
le pendule du temps

Dans les moments intenses, passé et futur s'évanouissent, seul existe le présent.

Le mot écume représente le caractère fugace des souvenirs.

Tucumán, 16 mars 1999.

l'inauguration du monument à la paix

quelle fête mon cher quel événement
c'est l'inauguration du monument !
quoi de plus naturel
que fêter la paix universelle
en tirant du canon ?
sacré cré nom de nom !
...pense le bien nommé d'ailleurs
c'est-à-dire le tire-ailleurs
en boutant le feu au fût
lequel vomit son obus
lequel en mathématique parabole
s'écrase sur le pacifique symbole

adieu la colombe et ses olives
la paix est brisée que guerre vive !
n'est-ce-pas l'ordre universel ?
...quoi de plus naturel ?

Suites d'un rêve curieux fait quatre mois plus tôt.
Flor de Oro, 20 juillet 1999.

à mon père

à toi qui pense que ton monde se défait
merci d'avoir été le père que tu étais
merci d'avoir été l'époux l'amant
de la mère de tes enfants

l'amertume de ton retrait
n'efface envers toi mon attrait
dans ton cloître ne puis t'atteindre
mais l'amour ne peut se feindre

maintenant que séparés l'un l'autre
par l'océan et nos idées autres
en moi souvent surgit impromptu
l'enfant implorant : père où es-tu ?

J'ai du mal à comprendre mon père qui a beaucoup changé depuis 1998 et, n'ayant pas vécu la transition de ce changement, je ne l'ai pas reconnu ensuite. Ce poème a été écrit pour son quatre-vingt-unième anniversaire sur l'insistance d'une amie.

Samaipata, 11 octobre 2001.

onde patagonique

blanche armada ancrée dans l'azur
les oblongues et diaphanes voilures
messagères du pacifique océan
chevauchent immobiles les vagues du vent

suspendus dans le calme du soir
j'imagine de translucides miroirs
réfléchissant la blanche froideur des glaces
ou des âmes indiennes le reflet fugace

seraient-ils plutôt dociles cerf-volants
se laissant tenir en laisse indolents
par mille facétieuses petites mains
que sais-je si d'enfants ou de lutins ?

tant de beauté don du ciel serein
exalte l'âme et je ne fais qu'un
avec l'espace avec ces géants
avec la terre et ses océans

En remémorant les nuages d'onde magnifiques de Calafate en Patagonie argentine où j'étais en 1997. Ces nuages lenticulaires ont la particularité de rester immobiles dans le ciel malgré le vent très fort qui les fait naître car ils se tiennent au sommet de l'onde formée sur le versant est de la cordillère.

La première strophe est l'image d'un paysage, sorte de photo instantanée en mots. Je l'ai longtemps laissé ainsi, seule, n'ayant rajouté les trois dernières strophes que quatre ans plus tard.

Charagua, 3 décembre 2001 - Picinguaba, Brésil, 24 novembre 2005.

surpopulation

en première page le gros titre s'étale
citoyens uruguayens attention
selon un sondage gouvernemental
c'est la surpopulation

faut renvoyer chez eux les immigrés
ces rats ne font que manger notre pain !
supprimez les pauvres contre leur gré
ce sont de vrais lapins !

les avis fusent... cela est intenable
il faut absolument faire quelque chose
parole on se croirait dans une étable !
s'insurge un autre qui ose

mais quel est donc ce fameux édit ?
demande les yeux mouillés la grand-mère
nous sommes trop nombreux c'est ce qu'on dit
rétorque acide le grand-père

comme nous avons trente millions de vaches
consultants et spécialistes opinent
que nos trois millions d'habitants gâchent
l'espace de l'espèce bovine

Surpopulation ? oui mais qui est de trop ? C'est mon côté
végétarien qui a répondu...
Clin d'œil aux spécialistes et consultants (les nouveaux gou-
rous) et leur vision tunnel, ainsi qu'aux fachos et leur argu-
ments habituels : en bref, c'est la faute des autres...
Flor de Oro, 15 avril 2003.

haïku pour celui qui a bien rempli sa vie

au jardin une fleur
un sourire efface les pleurs
la mort n'est qu'un leurre

Au petit matin, avant de me lever avec le soleil, je pensais qu'une vie vaut la peine d'être vécue même si l'on croit n'avoir accompli que de petites choses.

Bien souvent un haïku, de par sa forme condensée, ne peut être totalement compris que par son auteur. Voici la clé de celui-ci : celui qui a semé la beauté ou le bien / et a eu de la compassion / n'est pas effrayé par la mort car il a rempli sa vie.

Samaipata, 24 juin 2003.

haïku de la diversité

un regard jeté
dans la toile de nos pensées
mille réalités

Nous sommes semblables mais tous différents, c'est notre
richesse.

Santa Cruz, 8 août 2003.

le portugais

sans effort tu glisses tu coules
en onduleuse langue marine
tu chuintes aussi sous la houle
de ta musique féminine

tu respires la tolérance
du marin grand voyageur
le rire l'invite à la danse
de l'ancien esclave rageur

le Brésil te doit d'être
de tous ses rythmes la glaise
ton chant ma peau pénètre
ô belle langue portugaise

Je suis sensible aux intonations du portugais du Brésil.
J'aime particulièrement les chansons dans cette langue. L'es-
pagnol est beaucoup plus "hautain". Cela se reflète-t-il dans le
caractère de ces peuples ? je suis incliné à le croire.
Santa Cruz, 8 août 2003.

la purée grand-mère

elle n'était pas très onctueuse
non et même un peu râpeuse
cette purée que ma grand-mère
nous servait encore hier...
dans la poêle à long manche
dessus les braises de la cheminée
elle ajoutait le dimanche
une noix de beurre pour assaisonner
s'ouvraient alors des yeux d'or
flottant languides entre les grumeaux
ah les grumeaux ! j'en rêve encore
promesses de saveurs aux mots
familiers étranges ou exotiques
patate bette topinambour
laurier poivre au goût cuprique
qu'on était loin de l'insipide velours
des soi-disant purées instantanées !
ils évoquaient pour l'esprit voyageur
les nébuleuses depuis longtemps nées
du vide primordial et créateur
de ces grumeaux naquirent dans les cieux
étoiles galaxies et vie féconde
tout en mangeant je jouais à dieu
et reconstruisais le monde

Grumeaux qui révèlent la surprise des saveurs face à la platitude de l'homogénéité aussi bien dans la vie que dans la cuisine ! Bonheur supplémentaire, les astronomes nous assurent qu'ils ont participé à la genèse de l'univers...

Samaipata, 26 septembre 2003.

muse où es-tu ?

bien longtemps sans trêve
en périlleuses chevauchées
dans la folie de mes rêves
je t'ai recherchée

errant sur les grèves
d'océans indéfrichés
là-bas où la terre s'achève
ton nom j'ai couché

le cœur tu m'enlèves
ô toi muse effarouchée
dis-moi avant que j'en crève
où es-tu cachée ?

Un jour creux... L'inspiration est un phénomène étrange
mais ô combien gratifiant ! Indépendante de la volonté et du
conscient, elle arrive souvent lorsqu'on l'attend le moins et
il est vain de l'appeler comme je le fais ici. Se cacherait-elle
dans les territoires de la folie ?

Les deux dernières strophes ont été ajoutées deux ans plus
tard.

Samaipata, 1er novembre 2003 - Puerto Maldonado, Pérou,
11 mai 2005.

l'explorateur

depuis des ans avec délice
par monts et par vaux je navigue
dans ta géographie prodigue
que veux-tu j'en ai fait mon vice

de l'onduleuse plaine de ton ventre
creusée au milieu d'une doline
tes vallons tes somptueuses collines
que veux-tu j'en ai fait mon antre

bien qu'assidu explorateur
tu es encore secrète pour moi
tes beautés provoquent mon émoi
que veux-tu j'en suis amateur

sur la toile de mes souvenirs
je peins tes joyeux paysages
quand il faudra tourner la page
c'est là que j'aimerais mourir...

L'amour n'est-il pas "terra incognita" ?
Champigné, 2 février 2004.

la course

celle qui courait sous le soleil
jambes nues cheveux dans les yeux
en une joyeuse innocence
je me souviens

celle qui courait sur la cendre
longues foulées gestes gracieux
dans une naturelle aisance
je me souviens

celle qui court devant la vie
obstinée bravant les cieux
fière dans sa belle assurance
je connais bien

celle qui court après ses rêves
trébuchant cherchant le mieux
non conformiste de naissance
je la soutiens

car cette histoire
qui court dans ma mémoire
ma fille c'est ton miroir

À partir d'un souvenir de ma fille Gwendoline dans un championnat de course à pied (d'où la cendre du stade). Grande pour ses douze ans, elle avait vraiment beaucoup de grâce en courant et j'en ai encore une image très nette.

Jeu informel des rimes de strophe à strophe, à l'exception du premier vers de chacune.

Champigné, 3 mars 2004.

le vertige du vide

papier blanc je t'en supplie
accepte que la couleur
dont mon pinceau est empli
exorcise mon malheur

déjà plus de quarante jours
que sur le cadre tendu
tu me nargues sans détour
et moi quelque part perdu

ton espace me fait souffrir
ta virginité me bloque
pourtant je n'ai qu'un désir
y poser mon âme en loques

papier blanc je t'en supplie
laisse mon esprit créateur
t'étreindre dans sa folie
se coucher sur ta blancheur

Le blanc, le vide de la toile ou de la page, voilà la peur des
peintres autant que des écrivains. La supplique a fonctionné
car je peignais l'aquarelle le lendemain alors que j'avais tendu
le papier sur son cadre en... janvier !

Quarante jours, c'est bien le symbole de la sortie du désert ?
Batz-sur-Mer, 18 mars 2004.

le magnifique voilier

à quoi donc peut bien penser
l'albatros en ses errances
tout au long de routes tracées
par des vents sans complaisance ?

des semaines des mois entiers
sans cesse contemplant les mers
liquides déserts sans pitié
envers qui habite les airs

l'écume des crêtes qui se brisent
caresse ses ailes de géant
que cherche-t-il sous la brise
seul perdu sur l'océan ?

j'ose croire avec les poètes
que vrai voyageur ce maître
rien ne cherche ni rien ne quête
Il ne lui suffit que d'être

Idée déjà ancienne enfin concrétisée dans un endroit privilégié face au grand Atlantique et ses puissants rouleaux équinoxiaux bavant d'écume. J'aime cet élégant pèlerin des mers pour l'avoir vu raser les vagues des côtes de Patagonie du haut de ma machine volante. La dernière strophe est à prendre dans un sens taoïste. Les vrais voyageurs (qui se déplacent ou non, comme les poètes) n'ont pas de but, le chemin lui-même est leur quête. Quant au titre, il vient de la définition de l'albatros dans le Larousse... Je n'allais quand même pas faire concurrence à Baudelaire !

Batz-sur-Mer, 18 mars 2004.

la voie de l'humble

quand dans mon jardin la première fleur
s'épanouit pour embaumer les heures
la beauté y distille sa puissance

quand m'accroche le sourire d'un enfant
l'air de suite s'allège en recueillant
la force lovée dans son innocence

et toi compagne de ma vie ma femme
lorsque tu ouvres pour moi ton âme
l'amour jaillit fontaine de jouvence

par la voie de l'humble ou du fragile
a toujours préféré la nature
exprimer son énergie tranquille

ton clair regard où je plonge l'assure

Les petites choses de la vie sont finalement bien importantes...

Champigné, 2 mars 2004.

vingt mètres carrés

il gèle
au dehors
comme au dedans

dessus la table
un peu de pain
et des sardines
une vieille télé
dans un recoin
braille en sourdine

ils sont assis
ils se regardent
là sans bouger
tout occupés
à se parler
avec les yeux

ils sont heureux
ils sont jeunes
ils s'aiment

Pour moi ce poème est une esquisse à l'aquarelle. Les vingt mètres carrés correspondent à la taille de l'appartement de ma fille quand elle travaillait à Paris.

Pas de rimes ici, l'harmonie naît de la métrique courte et symétrique.

Saint Lys, 4 avril 2004.

hors du troupeau

petite fille fière et têtue
l'amour t'as fait trébucher
sur le sentier battu
par le troupeau des autres

tu suivais aussi pourtant
dans leur chaude sécurité
enivrée par les relents
où ensemble ils se vautrent

à l'amour tu t'es donnée
malheureuse hors du troupeau
Ils ne t'ont pas pardonnée
ils ont trop peur les autres

pour oser la différence
tu as été piétinée
en complète indifférence
chez eux pas de bons apôtres

oublie bêtise et mépris
la vie tu sais continue
tu viens de payer le prix
de cette liberté nôtre

Intitulé au départ "la fille-mère", le poème a bifurqué vers un sens plus large du problème de la différence, ô combien d'actualité. Par le dernier vers, j'y prends part aussi.

Ici les rimes ne sont pas complètes.

Saint Lys, 6 avril 2004.

les dalles de la cathédrale

elles sont du temps la mémoire
ces grandes dalles irrégulières
creusées patinées et noires
de tant d'usure séculaire

chaussons feutrés des béates
brodequins usés des pèlerins
pieds sanglés des acrobates
mules brodées des mandarins...

combien de millions de pas
humbles ou suant l'arrogance
pour quelques mea culpa
ou quelques pas de danse ?

voilà un bien lourd passé
une bien lourde mémoire
ô dalles de silence glacé
contez-moi votre histoire

Avril 1999, après être entré un moment dans une cathédrale en Allemagne pour échapper aux bruits de la rue. J'aime ces lieux pour leur calme, leur histoire et... leur fraîcheur. Dans cet endroit parfait pour méditer, mes yeux se sont alors posés sur les dalles. L'idée est venue puis s'est enfin couchée sur le papier cinq ans plus tard...
Saint Lys, 6 avril 2004.

la passagère du temps

elle repose goutte de roche noire
engrossée de par l'histoire
du volcan qui l'a crachée
le temps et les vents salés
leurs empreintes y ont caché

un soleil intéressé
ose parfois la caresser
d'un doigt de timide lumière
elle ne se laisse apprivoiser
et la retient prisonnière

profonde et mystérieuse
sa matité granuleuse
rien ne dit ni ne reflète
elle est trop vieille peut-être
près d'elle s'assoient les poètes

En 2000, je faisais des études de terrain pour un livre sur le Salar de Tunupa, un des joyaux de la planète. Un jour, j'ai trouvé sur le rivage de l'île où je vivais un rocher de lave d'un profond noir mat. Les cristaux de sel projetés par le vent l'avaient magnifiquement sculpté. Je collecte ainsi parfois les sculptures de la nature. Par leur beauté, elles sensibilisent mes visiteurs à l'environnement.

Champigné, 4 mai 2004.

haïku de la baleine

de l'hiver l'haleine
vaporise l'écume des vagues
le chant des baleines !

Deux amis reviennent de la péninsule Valdéz, en Argentine. Ils ont été voir les baleines qui hivernent dans la baie adjacente. Ces magnifique créatures réconcilient tout un chacun avec la nature.

Pour moi, cet haïku est très proche de la façon traditionnelle japonaise : saison, surprise du dernier vers.

Champigné, 5 mai 2004.

le chant des baleines

si l'on me demandait quel air
quel chant entre tous je préfère
je dirais celui des baleines !

et si l'on insistait railleur
en rétorquant d'un ton moqueur
que cette réponse est plutôt vaine

alors je répondrais rebelle
que je persiste et signe pour celles
qui sont de la nature les reines

en osant la provocation
la voix claire de mon intuition
affirme haut cette croyance mienne

dans ce monde nous ne faisons la loi
et la baleine autant que moi
est de la planète citoyenne

Je redécouvre ici la forte impression que les baleines m'avaient faite sept ans plus tôt en Patagonie. Je me souviens avoir pensé qu'elles faisaient davantage pour la cause de l'environnement que tous les écologistes argentins réunis. Je crois que personne ne peut rester indifférent devant elles. Champigné, mai 2004.

tu es revenue

ma vie mon amour si tu savais...
combien nous avons compté les jours
combien nous avons languï d'amour

les tournesols boudaient vers le mur
le poisson rouge a eu la rougeole
et les souris blanches sont tombées folles

quant à moi je devenais polaire
perdu dans le blanc du lit glacé
tel sur sa banquise l'ours agacé

mais tu es là tu es revenue...
oh le grand bonheur le chaud soleil
prélude de notre nouvel éveil !

ma vie mon amour si tu savais...

L'inspiration est parfois facétieuse...
Avec ce poème et le précédent, j'explore les possibilités des
strophes de trois vers. Dans chacune riment simplement les
vers 2 et 3. À la page précédente ce sont les vers 1 et 2, mais
aussi, entre eux, les derniers vers de chaque strophe.
Champigné, 19 mai 2004.

la vieille génération

génération parents
génération d'antan
la défaite t'as figée
mesquine et rabougrie
dans ton esprit flétri

tant de serviles courbettes
à monsieur not' bon maît'
n'ont fait qu'enfler ta bosse
ta petitesse n'égale
que ton manque d'idéal

en regardant par terre
ton esprit terre à terre
ressasse ce qui n'est plus
c'est l'hiver avant l'heure
c'est l'hiver dans ton cœur

et ton esprit rigide
ou dois-je dire frigide ?
s'affole dans notre temps
dont la complexité
est sa perplexité

Du Bellay le poète
soupire et puis souhaite
"vivre entre ses parents
le reste de son âge"
est-ce vraiment bien sage ?

Je vis depuis quatre mois chez mes parents. C'est un peu trop, sans doute... Par défiance, j'entends celle des années 60, époque charnière où tout bascule. Je comprends qu'il soit difficile de s'adapter à tant de changements et ne porte pas ici de jugement de valeur même si les mots sont durs.
Champigné, 28 mai 2004.

le vieux chemin

il y avait près la maisonnée
un vieux chemin abandonné
tapissé de timides primevères
d'herbes un peu folles et de fougères

d'épaisses haies de chênes y filtraient
une lumière qui tressait de mille raies
l'espace feutré sous les feuillages
tels les vitraux du moyen-âge

les arcs-boutants des puissantes branches
qui s'envolaient en belle voûte franche
accentuaient encore le sentiment
de temple de lieu de recueillement

j'y allais souvent quand me prenait
l'envie de silence sous la chênaie
mais j'y mettais plus d'entrain encore
quand de mon amie j'avais l'accord

étendus sur un lit de verdure
nous nous donnions à la nature
qui nous enveloppait rassurante
d'un lacs de vie resplendissante

les années se sont égrenées
le vieux chemin est toujours là
muet témoin de ces amours nées
pour la vie et bien au-delà

Ce vieux chemin existe bien dans le fond de la propriété de mes parents et, enfant, j'y jouais souvent.

J'ai séparé le poème en strophes après l'avoir écrit d'un bloc. Comme l'une d'elles était incomplète, j'ai introduit un élément nouveau, celui de l'amie, alors qu'au départ je pensais seulement à l'amour de la nature.

Employer des mots hors de leur contexte grammatical ou leur sens habituel ne me gêne pas si cela contribue à l'harmonie sans enlever de clarté (premier vers).

Champigné, 2 juin 2004.

haïku du père

soleil bienfaisant
pluie douce de printemps
le père pour l'enfant !

Le soleil et l'eau sont essentiels pour que la vie puisse croître
Cela correspond bien à mon idée du rôle d'un père...
Champigné, 5 juin 2004.

l'étiquette

sans tambours et sans trompettes
un jour normal je naissais
avec une belle étiquette
qui dessus disait français
je ne l'avais pas choisie

la vie me fit dériver
de par des contrées lointaines
où les filles faisaient rêver
où l'on respirait sans peine
j'en fus tout de suite épris

au fil des ans des voyages
mon étiquette s'estompait
entre tant de paysages
de heurts mais aussi de paix
je m'en suis toujours réjoui

tard retraversant le gué
vers le sein de la famille
celle-ci m'a catalogué
de l'ancienne estampille
je n'ai plus du tout compris

parquée entre les barrières
d'une vague nationalité
dont elle ne savait que faire
regimba ma liberté
je l'ai toujours écoutée

Nationalité, notion bien relative dans notre monde actuel...
Tucumán, mars 1999 - Champigné, 10 juin 2004.

la rosée

fraîches sous l'aube blafarde
les larmes de la nuit
dans les herbes musardent
et moi je m'y ennuie

elles attendent les rayons
qui les feront mourir
je songe à ma Marion
et tristement soupire

mil miroitements moqueurs
soudain dispersent le miel
d'un éclat voyageur
détaché du soleil

mil délicieuses rondeurs
lacent de colliers ignés
leur fulgurante splendeur
sur les toiles d'araignée

la nuit offre ses parures
au soleil son amant
dans un ultime murmure
elle se donne en mourant

devant ce don exquis
fuient mes idées frileuses
l'amour m'a reconquis
...Marion est là radieuse

La rosée qui s'évapore, la mort, la nuit, le soleil, la vie, voilà la recette. Mélangez bien et cogitez 20 minutes, le poème est prêt ! La goutte est encore mon sujet. Dans le poème « l'arrivée de la mousson » page 44, elle est envahissante et dans celui-ci ... ravissante. Le sujet est pourtant le même, mais c'était un autre moment. Dans les deux cas, et comme il arrive souvent, je suis parti d'une idée (la rosée) sans savoir où j'allais arriver. La poésie est un voyage dont on ne connaît ni l'itinéraire ni la destination.

St Bazille-de-Putois, dans un camping, 20 juillet 2004.

la lune grise

au bar dans un coin d'ombre
il demande une lune grise
exotique cocktail sombre
qui rapidement vous grise

elle lui apporte le verre
sous le lustre blafard
dans la faible lumière
son sourire est sans fard

ce petit détail tranche
dans le clair obscur triste
et proches de lui ses hanches
le troublent à l'improviste

tu es comme cette liqueur
dit-il avec douceur
je dois boire ton sourire
pour goûter tes saveurs

dessous ce gris morose
palpitent de belles chairs roses
affleure l'or de ton âme
et des rêves bleus tu oses

ému j'admire la scène...
jusqu'en ce monde de rats
l'amour grandiose mécène
à quiconque tend les bras

Il y a quelques jours, j'ai eu un curieux rêve, de ceux du demi-sommeil du matin, où je voyais cette scène mais j'étais le personnage qui demandait la "lune grise". Je l'ai aussitôt associée au gris trichrome de l'aquarelle, fait en mélangeant les trois couleurs primaires jaune (or), magenta (rose) et cyan (bleu). Ces gris "palpitent" et laissent entrevoir les couleurs qui les composent. Je tenais alors mon argument pour le poème : sous une apparence terne et trompeuse, on peut trouver des trésors...

L'expression "monde de rats" peut paraître dure et exagérée, mais je n'oublie pas qu'il y a 59 ans aujourd'hui même, une bombe descendait sur Hiroshima...

Dans un avion de ligne entre Paris et Santa Cruz, 6 août 2004.

l'arrivée de la mousson

douce goutte de bonheur
qui me mouille le nez
petit rien charmeur
tombé de la nuée

tu baignes mon cœur
ô toi la première
que viennent tes sœurs
jusqu'à la dernière

de toutes vos caresses
jaillira la vie
la mort sa maîtresse
sera assouvie

dansons pour le bonheur
dansons pour le malheur
dansons c'est la mousson...

La goutte, ce petit rien qui peut donner la vie comme la
mort !

Champigné, 28 juin 2004.

la vieille et la mort

te voici à ma porte
ô mort toi l'implacable
dont on ne sait qu'une chose
tu es inéluctable

la nuit entraîne les astres
là-bas sous l'horizon
je suis bien vieille c'est vrai
j'ai fini mes saisons

laisse-moi seulement ranger
dans mon maigre bagage
d'un ruisseau la chanson
d'un enfant le visage

puis t'accompagnerai
vers les domaines obscurs
dont on dit bien des choses
mais dont personne n'est sûr

Aujourd'hui la grand-mère d'une amie va peut-être mourir.
J'ai terminé une réflexion du mois de juin sur l'importance
réelle des choses. À l'approche de la mort, la vieille femme
a choisi la nature et l'amour. Qu'emporterai-je dans mon
bagage ?

Tous les vers ont six pieds. 666....

Santa Cruz, 29 août 2004.

poésie marine

lorsque je vais en Bretagne
rien d'autre je ne préfère
que marcher au bord des flots
pieds nus entre terre et mer
là où sans cesse la marée
robe d'écume bouquet de mer
d'une vague légère réinvente
des écritures troublantes

les ondulantes chevelures
des varechs à la dérive
esquissent leurs arabesques
au rythme de l'eau vive
et mil tresses de coquillages
enlacent de colliers sonores
les miroirs lisses de la plage
nue sous ses voiles de brume d'or

des rouleaux proches les embruns
griffent ma peau de doigts salés
glissent des larmes dans mes yeux
et enivrent mes narines
de puissantes odeurs marines
fugaces images du profond
de va-et-vient voluptueux
où naufrage mon horizon

là où le monde du physique
s'estompe baigné d'irréel
les sens s'étirent et s'éveillent
aux beautés atemporelles
de ce flou non-terre-non-mer
d'un monde en pleine création
le primordial me saisit
je marche en pleine poésie

Je suis parti de l'expression "bouquet de mer", image que j'ai aimée dans une des chansons du groupe de rock Noir Désir. Les "va-et-vient voluptueux" sont le flux et le reflux qui font "nafrager l'horizon", c'est-à-dire perdre ses repères dans cet espace sans cesse en mouvement, au propre comme au figuré. Le sens étymologique de poésie est *création*.
Santa Cruz, 19 septembre 2004.

le jeune druide

entre les piliers de la forêt
qui soutiennent la sombre voûte des nuages
il marche vers son rendez-vous secret
un vieux chêne à l'automnal feuillage
il vient pour entendre sa déesse

assis sur un tapis de feuilles sèches
là dans le silence du crépuscule
juste avant de la nuit l'haleine fraîche
il attend immobile minuscule
la nature tient toujours ses promesses

elle allume enfin quelques étoiles
puis lui conte d'une voix de brise légère
comment l'humain tisse lui-même la toile
où s'englueront ses propres chimères
et la nuit devient couleur tristesse

dans la peine navigue l'esprit du druide
peine des siens et de leur inconscience
vacillant sous l'étoile qui le guide
il sait le prix de la connaissance
la solitude sera sa maîtresse

vermine

donneuse de vie
porteuse de mort
prodigue à l'envi
mais sans remords
Gaia la belle
agacée se rebelle
et écrase sans hâte
cette engeance qui la gratte

C'était le côté sacré de la nature que je voulais décrire et je suis retombé dans l'argument du poème ci-dessus écrit en 1996, à savoir que l'homme a des chances sérieuses de disparaître s'il continue d'ignorer l'impact de ses actions sur son environnement. Le druide est le messager de la nature mais il va prêcher dans le désert de nos futilités et sera sans doute incompris.

Insatisfait des trois strophes initiales, j'ai rajouté la quatrième pendant un voyage au Pérou.

Santa Cruz, 25 septembre 2004 - Puerto Maldonado, Pérou,
14 octobre 2004.

le germe

la maison flambant neuve
n'est pas encore foyer
une nouvelle connaissance
ne prouve pas que je sache
qu'une amitié s'y cache
pourtant germe en puissance
l'amour est là lové
pour que l'on s'y abreuve

Idée d'abord exprimée en anglais par le poème "not quite",
où je conclus que c'est le temps qui transforme les sentiments
autant que les choses. Ici, nous sommes les acteurs.

Les rimes sont en "poupée russe".

Samaipata, 5 décembre 2004.

noël sur le tard

ce soir veillée de Noël
pas un bruit dans la maison
les siens ont porté leurs ailes
vers d'autres saisons

d'heureux souvenirs se pressent
autour de la cheminée
les flammes y rappellent la liesse
de rires éloignés

dans sa tête il visualise
lumignons cadeaux sapin
neige de coton friandises
bonheurs enfantins

tant d'amour ! soupirant d'aise
le vieux dont les yeux pétillent
sourit en fixant les braises
y jette une brindille

Ce vieux pourrait être moi-même. En écrivant au moment même de la veillée, seul, pensant à mes enfants si loin en Europe, c'est bien un sentiment de bonheur qui m'envahit. Samaipata, 24 décembre 2004.

la femme sans enfant

son ventre vide
crie dans la nuit
hélas lui disent ses rides
que le temps fuit
l'absent absent sera

l'enfant rêvé
fils de l'amour
qu'elle voulait là lové
sous des seins lourds
jamais ne connaîtra

étrange nature
qui niant aux femmes
d'un enfant l'amour pur
oublie dans l'âme
la mère qui souffrira

Je pensais d'abord aux femmes qui, pour avoir préféré une vie professionnelle et de loisir, remettent jusqu'à ce qu'il soit trop tard ce que leur demande la nature : un enfant. Je crois que beaucoup regrettent de n'avoir pu combler cette pulsion fondamentale. Mais le poème m'a finalement amené vers celles qui, au contraire, cherchent l'enfant mais ne peuvent concevoir.

Samaipata, 2 janvier 2005.

inspiration du petit matin

sursaut d'un coq isolé
rompant du silence la prière
nuit d'encre sous mes paupières
sensuelle chaleur des draps mêlés
l'aube déploie ses dentelles

détendu le corps s'oublie
les sens repartent à la dérive
vêtue de lambeaux de rêve
une conscience nouvelle m'envahit
me voici nu devant elle

véloces tourbillons fluides
les pensées s'enchaînent et se nouent
fugace entre les remous
une idée s'y dévoile limpide
je suis à toi me dit-elle

Quelquefois, je me réveille avant le jour mais reste dans un demi-sommeil qui me fait penser à un état proche de la méditation. C'est un moment qui me réjouit toujours car propice à la création.

Samaipata, 11 janvier 2005.

haïku de la colère

horizon d'orage
tambours éclairs... tu tempêtes
mes bras ôtent ta rage

Disputes et colères sont inévitables, elles font partie de la vie,
mais le beau temps de l'amour revient toujours.
Samaipata, 16 janvier 2005.

la chrysalide

bonjour ô mon corps
tout tiède encore de sommeil
quand déjà la nuit s'endort
en draps d'aube vermeille

ruisselante de rêve
mon âme goûte l'instant magique
des retrouvailles sur les rives
des mers oniriques

mais quoi ? ce matin
ô triste fatalité
d'automnales couleurs ont teint
notre nudité

l'été de la vie
s'est dissout dans un ailleurs
pourtant les ans n'ont ravi
qu'un peu de vigueur

une nouvelle parure
voilà ce qu'est la vieillesse
le corps change l'âme n'en a cure
voilà sa sagesse

Le ver se transforme en chrysalide puis en papillon. De même, nous passons de l'enfance à l'âge adulte puis de celui-ci à la vieillesse. Chaque étape est enrichissante à sa manière. J'aime l'idée de l'âme qui, la nuit, vagabonde sur l'océan des rêves et réintègre le corps au petit matin.

Samaipata, 13 février 2005.

mes ancêtres

évanouie la solitude
lorsque j'ai su reconnaître
que sans servile attitude
on vit avec ses ancêtres

mon âme entre dans la danse
de toutes les générations
me livrant leur expérience
par la voix de l'intuition

dans mes veines circule une sève
vieille de cent mille lunaisons
moi bourgeon déjà je rêve
à la prochaine floraison

J'ai une amie qui garde à chaque repas un peu de nourriture pour l'autel de ses ancêtres, comme il est coutume chez beaucoup de japonais. L'idée m'a plu et j'ai pensé aux miens. Le bourgeon a besoin de la branche pour croître à sa pointe et devenir branche à son tour pour ceux qui suivent.
Rio Amigos, Pérou, 2 mai 2005.

équinoxe

la vague danse avec le vent
danse d'amour insensée
qui les enchaîne enlacés
en longs baisers violents

la sarabande brutale
contre le rocher s'écrase
furieuse saillie de l'extase
deux titans qui s'affalent

et la ronde recommence
hurlements et grondements
fracas et jaillissements
en infernale cadence

ni vraiment air ni eau
naît alors cette fragile chose
que toucher à peine je n'ose
l'écume effleure ma peau

engendré dans la violence
a surgi le délicat
de la nature les éclats
sont devenus innocence

Les équinoxes sont parmi les moments que je préfère quand je vais au bord de la mer. Elles sont le symbole des saisons qui se déchirent. La fragilité de l'écume m'a fait penser que de nos propres violences peut aussi naître le beau ou le bon. Samaipata, 13 juin 2005.

vers les cimes

dans l'air diaphane une frêle silhouette
que fais-tu là dans le vent ô femme
assise songeuse sur l'ardoise lisse
dis-moi les errances de ton âme
toi dont la vie est sans malice

depuis les hauts de la vieillesse
tu regardes avec bienveillance
parmi les lointains paysages
l'insouciant plaine de ton enfance
l'orage guerrier et ses ravages
l'arc-en-ciel de l'amour entier
la plénitude de mers paisibles
mais aussi l'ajonc du sentier
quelques secrets inaccessibles
au fond de lacs énigmatiques

une touche de rouge extraverti
et là de tristesse juste un voile
comme l'artiste petit à petit
patiemment tu as peint ta toile
maintenant il faut repartir

l'automne a bruni... tu hésites
enneigée la cime de l'hiver
te paraît froide et solitaire
pourtant c'est bien dans sa clarté
que tu embrasseras l'univers

Les hauteurs de la vieillesse permettent d'apprécier le chemin parcouru... Ce poème pour les quatre-vingts ans de ma mère décrit un peu sa vie (l'orage guerrier fait ainsi allusion à la deuxième guerre mondiale). Suivant une ancienne coutume japonaise, les vieux vont mourir en haut de la montagne.
Santa Cruz, 27 juillet 2005.

haïku de la voyelle espiègle

du doux mot aimer
s'envole le i facétieux
découvrant l'amer

Derrière le jeu des lettres se cache une dure réalité...
Puerto Maldonado, 18 juillet 2005.

haïku du bonheur épanoui

soleil dans les yeux
ô mer pour te contempler
j'aimerais être deux

Traduction : “je suis heureux (le soleil) dans la vie / mais pour l’apprécier dans toute sa plénitude (la mer) / j’aimerais que tu sois là car un bonheur qui se partage est encore meilleur”.

Apparu dans ma tête au petit matin.

Samaipata, 7 décembre 2005.

hommage aux disparus

triste procession rampante
de noms bien lisibles encore
l'ignoble liste serpente
sur le monument aux morts

charron bourrelier
forgeron meunier
croque-mort enfant de chœur
sage-femme laboureur

rebouteux rempailleur
horloger sabotier
épicier tonnelier
cordonnier chaudronnier

quel bataillon de bravoure !
mais j'oubliais les guêtres
la casquette et le tambour
du vieux garde-champêtre

tous besognant honnêtement
dans le village assoupi
vous en étiez le ferment
les poètes de l'utopie

ô gisants décapités...
d'un coup de sabre immonde
notre lâche modernité
vous effaça de ce monde

je vous salue mes héros
qui enchantèrent ma jeunesse
et de ma vie furent terreau
qui sustenta ma sagesse

Ayant vécu l'époque charnière des années 50 - 60, j'ai eu la chance de connaître tous ces métiers maintenant disparus. Sans être nostalgique, je veux ici rendre hommage à tous ces honnêtes gens qui maintenaient la vie du village. Créateurs, ils étaient donc des poètes au sens étymologique du terme. Samaipata, 17 décembre 2005.

haïku des chevaux

galop plaine en fête
libres tels chevaux sauvages
les mots du poète

Pas de barbelés pour le poète ! cette liberté d'expression re-
jaillit dans la vie. Ou est-ce l'inverse ?
Samaipata, 14 décembre 2005.

haïku de l'amour lointain

en hiver l'absence
évoque des fleurs le parfum
de toi la fragrance

Plus la pensée est emplie d'un amour lointain par la distance ou la mort, plus le vide de son absence se fait sentir. La séparation est représentée par l'hiver. "Loin de toi je souffre de ton absence" ou "dans l'absence tu es avec moi par la pensée" ? deux façons de voir la même chose. Être négatif ou positif dépend souvent de chacun, non des événements.
Samaipata, 23 décembre 2005.

haïku des pieds nus

rive humide du lac
l'ivre jouissance des pieds nus
trace des entrelacs

Plaisir intense de marcher nu-pieds en faisant des arabesques,
ou bien s'agit-il d'amants enlacés ? Allez savoir...

Rive et ivre sont des anagrammes. Pas de rime par le son, le
Robert prononce "entrela" !

Samaipata, 25 décembre 2005.

l'effet papillon

la cigogne volait placidement dans les airs
au-dessus des eaux de l'étang clapoteux
mais que sont donc ces grandes tiges qui traînent derrière
se demanda-t-elle regardant sous sa queue

tout ça me fait ramer comme une forcenée
mieux vaut replier sous mes ailes ces échasses
'las elle perd ainsi l'équilibre et pique du nez
se clouant jusqu'aux yeux le bec dans la vase

moralité nature sa loi a prôné
petit changement peut avoir grandes conséquences
et quiconque a de longues jambes a un grand nez

Pour terminer l'année avec humour en me moquant un peu
de moi-même, qui signe souvent "la cigogne" car je vole et j'ai
aussi un long bec...

Le titre vient d'une phrase du météorologue Edward Lorenz
qui disait, pour illustrer les conséquences de petites choses,
que les battements d'ailes d'un papillon pouvaient être à l'ori-
gine d'une tempête de l'autre côté du globe. Tout est effecti-
vement lié dans la nature.

Samaipata, 31 décembre 2005.

haïku de la lettre d'amour retrouvée

la lettre jaunie
où l'amour posait ses notes
sublime symphonie

J'imagine un vieux couple relisant ses lettres d'amour. L'adjectif jaunie donne l'idée du temps passé, l'idée de la musique celle de l'harmonie dans le couple.
Samaipata, 7 janvier 2006.

lettre d'un amour balbutiant

...amour

trois voyelles et deux consonnes
pour déployer la magie
d'une brillante flamme qui ronronne
et jamais ne s'assagit

ce petit mot je le cherche
en vain dans nos longues missives
je ne sais où il se cache
au cours des pages fugitives

ses notes chantent inaperçues
entre les lignes qui le nient
composant à notre insu
la plus belle des symphonies

crainte devant sa profondeur ?
jeu prolongeant le désir ?
dissipons notre candeur
soyons prêts pour le plaisir

foin de pudeur malicieuse
plus rien mon cœur n'appréhende
à toi ma belle ma précieuse
ce petit mot en offrande

...amour

Hésitations des amoureux devant ce mot puissant.
Samaipata, 7 janvier 2006.

haïku de l'espoir

au loin voile fluette
s'évanouissant... Dans son cœur
ronde est la planète

À tous ceux qui attendent le retour d'un être cher... Un amour s'en va (la voile à l'horizon) mais dans le cœur de celle ou celui qui attend naît aussitôt l'espoir. La terre étant ronde, si on s'éloigne toujours, on doit revenir fatalement au point de départ. Idée discutée hier soir au bar avec mon ami Sixto. Nous avons voulu payer la bière avec un haïku de ce genre... refusé!

La majuscule est ici nécessaire pour lever le doute.
Samaipata, 11 janvier 2006.

aux poètes silencieux

ceux qui des ballades tricotent
ceux qui vivent dans l'encrier
ou ceux qui versificotent
ceux-ci se couchent sur le papier

qu'en est-il de ceux qui osent
d'un sourire s'émerveiller
de ceux qui s'étonnent des choses
de ceux qui rêvent éveillés ?
âmes sensibles à fleur de peau
ceux-là gardent leur propos

ceux amants de la beauté
qui créateurs laborieux
usent de leurs mains l'habileté
en guise d'offrande à leurs dieux
ceux-là non plus n'ont besoin
d'avoir des mots pour témoins

ce poème messieurs
à ceux qui composent sans plume
poètes silencieux

Pas besoin d'écrire pour être poète. C'est l'attitude qui compte, ainsi que me l'ont enseigné les artisans du village.
Samaipata, 12 janvier 2006.

haïku de la tombe du laboureur

humble devant dieu
humble vie qui fut poème
poète silencieux

Sur le thème précédent dont la fin est aussi un haïku. J'ai choisi le laboureur comme représentant de l'humilité et du travail manuel (labeur) qui a passé sa vie à semer, donc à créer.

Je préfère la simplicité du mot tombe à celui d'épitaphe.
Samaipata, 12 janvier 2006.

haïku du vent dans le feuillage

deux feuilles au levant
frémissant à l'unisson
amour dans le vent

Deux amants au petit matin / vibrent en harmonie / l'amour
est le responsable.
Samaipata, 14 janvier 2006.

la bougie

j'ai fait fondre la cire
et le rocou
couleur de mon désir

j'ai planté une ficelle
en guise de mèche
dans la chaude cire rebelle

j'ai craqué l'allumette
et tremblotante
naît une lueur fluette

au-dedans de la flamme
ô mon amour
le reflet de ton âme

La flamme d'une bougie m'aide à me souvenir d'un être cher.
Le rocou, *Bixa orellana*, est une graine comestible utilisée en Amazonie comme colorant rouge, orange ou jaune.
Samaipata, 18 janvier 2006.

éloge de la simplicité

la boue gicle entre mes orteils
pieds nus je jouis de son massage
sensations oubliées des sages
que ces choses simples et leurs merveilles

que ce soit feuilles humides d'automne
rocher rugueux ou sable lisse
mes pieds s'y posent avec délice
à tous mes sens je m'abandonne

le passant de moi s'est gaussé
lui et ses chaussures démodées
qu'on se moque ! je préfère garder
l'âme nue et les pieds déchaussés

Je découvre de plus en plus le bonheur des choses simples.
Le dernier vers est la traduction du titre d'un livre de poèmes
en espagnol édité avec mon ami Sixto : "con los pies descalzos
y el alma desnuda". Ce titre est d'ailleurs de lui.
Samaipata, 28 janvier 2006.

la comptine du crapaud

le crapaud sous la douche
croasse
il croit sa peau farouche
cuirasse
quand ce n'est qu'une couche
... de crasse

Une simple comptine dont il serait aisé d'en tirer une moralité.

Samaipata, 5 février 2006.

haïku de la rose

sauvage églantine
griffes et parfum voluptueux
le bourdon butine

Où comment l'amoureux tourne autour de sa belle sauvagine,
façon japonaise.

En préparant une carte de vœux pour la Saint Valentin.
Samaipata, 10 février 2006.

souvenir d'une rencontre

pourquoi de tes baisers telle nostalgie
si m'est inconnu le goût de tes lèvres ?
dis-moi toi qui jamais ne fut à moi
comment peux-tu m'incendier de fièvre ?

je rêve de la peau douce de tes mains
bien que jamais ne les ai tenues
mon corps inquiet la nuit se retourne
cherchant le tien mais ma couche est nue

m'imprègne la mémoire floue de ton image
vagues pages d'une écriture inassouvie
es-tu fantôme ou bien folle espérance
ô toi qui rien qu'une fois croisa ma vie ?

la nuit s'étale et lentement s'étoile
la lune qui monte rit de mon émoi

Au sujet d'une amie retrouvée trente-six ans plus tard...
Samaipata, 19 février 2006.

les haïkus de mon jardin

larmes irisés
sur la toile de l'araignée
la nuit épuisée

minuscules bolides
les colibris dans les fleurs
zébrures intrépides

vif le troglodyte
s'affole autour du jardin
le chat médite...

passé un tourbillon
confondu entre les feuilles
vole le papillon

retour du printemps
dans le jardin de mon cœur
éclôt une fleur

Quelques instantanés de mon jardin...

Avec les amis du groupe Iris, nous avons décidé de faire en espagnol un petit concours d'haïkus sur le thème du jardin. Le sujet étant intéressant, j'ai fait la même chose en français. Samaipata, février 2006.

l'échoppe du poète

précieux comme les épices
sagement s'alignaient naguère
dans l'échoppe du poète
les mots sur les étagères

une épaisse couche de poussière
y a jeté son manteau
depuis longtemps sont partis
le poète et ses oripeaux

il savait aussi bien ciseler
une jolie ballade romantique
que forger de mots guerriers
de sombres poèmes épiques

un jour croisant une belle
lui voulut dire sa passion
'las les mots trop étriqués
ne peignirent son émotion

il bégaya devint muet
perdit des vers la cadence
implorant des yeux sa mie
en un éloquent silence

émue la belle accepta
du cœur l'appel authentique
le poète énamouré
sans remords ferma boutique

Les mots sont puissants mais ont aussi des limites.
Samaipata, 25 février 2006.

haïku de la paix de l'aube

voix rauques de sommeil
filets de fumée qui montent
le village s'éveille

Impressions du petit matin en buvant mon café sous l'auvent
de la maison.

Samaipata, février 2006.

les haïkus du rail

ventre bien empli
glisse le serpent dans les blés
le train sous la pluie

époque de folie
coquelicot et rail d'acier
couchent dans le même lit

Le premier haïku est une simple image du TGV traversant la Beauce en juillet sous l'averse.

Ne voyant plus dans les blés les taches rouges des coquelicots qui, chassés par les herbicides, se sont réfugiés près de la voie ferrée, cela m'a donné l'idée du second haïku.

Dans le train vers Paris, 4 juillet 2006.

les haïkus du foot

au bar un soir d'août
clients rivés à l'écran
c'est la messe du foot

une balle décisive
rite des klaxons dans les rues
la Seine suit ses rives

C'est la coupe du monde de football. Dans le deuxième haïku, la Seine, qui représente ici la nature, poursuit son cours comme d'habitude et se moque bien de la soudaine folie des hommes.

Paris, juillet 2006.

les soirs d'été

enfourcher les bicyclettes
s'enivrer de paysages
s'attarder dans une guinguette
siroter un vieux cépage

ou marcher nous deux le soir
humer les fleurs dans les champs
dire aux oiseaux le bonsoir
rêver au soleil couchant

ô paix de cette simple vie
de bonheur entrelacée
qui nous comble et assouvit
nos corps nos cœurs enlacés

Une envie soudaine d'écrire, fluidité de l'inspiration, les mots se placent "seuls". Un autre bonheur très simple...
Lohéac, 12 juillet 2006.

Eros distrait

bien malheureusement je t'aime
depuis ne suis plus le même
ma liberté pantelante
se cabre rue s'épouvante
triste je soupire

bien malheureusement tu m'aimes
dans tes yeux verts point de haine
mais des larmes à la dérive
et moi lâche je les esquive
triste tu soupirez

malheureux dans la tempête
oh n'est-il d'amours parfaites ?
Eros toi distrait et joueur
rend-nous enfin le bonheur
et de joie les soupirs

Premier gros orage avec ma nouvelle compagne.
Champigné, 5 août 2006.

la fleur à la fenêtre

jolie fleur à la fenêtre
langoureuses lèvres vermeilles
épanouies sous le soleil
ta beauté mon cœur pénètre
chaude et lascive

moi d'en face je t'ai vue naître
la voisine là t'as posée
sans faute tu es arrosée
c'est important de paraître
dit-elle furtive

murs de pierre et géraniums
s'exposent muets dans le village
quelques rares du troisième âge
ruminant sur leur calcium
à peine t'esquivent

solitude des cœurs en quête
désert des rues silencieuses...
viens ma fleur viens ma précieuse
qui voudrait cacher discrète
mes larmes vives

allons vers d'autres contrées
où prospèrent le temps de vivre
les chats et les hommes ivres
hors cette fausse vie calfeutrée
qui d'amour nous prive

En saluant le soleil matinal, les géraniums de la voisine d'en face m'ont parlé... On peut se demander pourquoi les gens ornent leurs maisons alors que les rues sont pratiquement désertes dans tous les villages du pays. Gestes d'une autre époque ? Le blues m'a pris...
Lohéac, 23 septembre 2006.

la cage vide

le
chat
assis
sur la cage
la porte entrouverte
mais où donc est passé l'oiseau ?

Une façon de fêter la rentrée scolaire avec cette comptine qui décrit une de mes aquarelles (celle de la couverture) selon une mode récente. Celle-ci consiste à faire six vers dont la métrique doit suivre ce que les mathématiciens appellent la "suite de Fibonacci", dans laquelle tout nombre est la somme des deux précédents. Cela donne donc des vers de 1, 1, 2, 3, 5 et 8 pieds.

Lohéac, 4 septembre 2006.

esquisse d'un paysage d'été

une haleine brûlante menace
et rôde entre les collines
la canicule est en chasse

redoutant cruelle morsure
le village fait le dos rond
et clôt la moindre embrasure

dans l'ombre un couple s'embrasse
ardeurs des cieux et amants
s'entremêlent dans l'air qui poisse

vives sur le papier chuintant
les touches bleues de mon pinceau
posent l'envoûtement de l'instant

Je fais parfois des esquisses à l'aquarelle avec du bleu de Prusse. Celle du poème n'existe que dans mon imagination, alors que, par un jour de pluie d'automne, je me souvenais en soupirant des chaleurs estivales.

L'étymologie de canicule est "petite chienne". Les Romains avaient en effet remarqué que les chaleurs du mois d'août correspondaient à l'époque où Sirius, dans la constellation du chien, se levait avec le soleil.

Lohéac, 29 septembre 2006.

haïku des jours moroses

l'arc-en-ciel d'automne
d'une soyeuse écharpe enlace
la pluie monotone

Je relisais une des définitions de mon “petit lexique utopique”
arc-en-ciel : écharpe de lumière, preuve que les nuages s'en-
rhument quand il pleut.

Lohéac, 4 octobre 2006.

la pyramide des âges

les
vieux
parents
s'évanouissent
dans la brume des ans
triste l'enfant appelle les vents
croyant ainsi les ramener
rien qu'une fois encore
avant que
d'être
si
seul

Mon père vient d'avoir 86 ans et ma mère approche de 81...
Deux suites de Fibonacci en miroir m'ont donné l'idée du
titre.

Champigné, 8 octobre 2006.

triptyque des feuilles d'automne

I - le mauvais temps

il est des jours où nature
à l'automne sous le vent frais
se délaisse de ses parures
se dépouille de ses attraits

il est des jours où les âmes
gavées de vaine comédie
soufflent le semblant de flamme
des cœurs lâches et engourdis

tombent les feuilles
virevoltantes
tombent les amours
agonisantes

plaisirs et beauté se cueillent
à leur naissance au printemps
et puis meurent comme ça un jour
un seul jour de mauvais temps

L'automne est vraiment arrivé, les feuilles voltigent sous le
vent d'ouest, mon amie est partie...
Champigné, 21 novembre 2006.

II - rite automnal

dans les bois le brouillard fouine
y accrochant ses haillons...
luisants d'impalpable bruine
voltigent d'étranges papillons

les indécis et rebelles
agrippés aux ramures grises
hésitent entre attache fidèle
et envoûtement de la brise

pourtant l'appel
sonne clair et fort
cela s'appelle
saut de la mort

rite de l'automne assassin
qui dans sa folle cruauté
à l'été arrache du sein
mille écailles ensanglantées

Les étranges papillons sont bien sûr les feuilles. L'automne
"assassine" l'été en arrachant sa parure.
Champigné, 25 novembre 2006.

III - la belle messagère

bercée par la brise légère
tu reçois l'ultime caresse
le dernier bain de lumière
du pâle soleil qui paresse

semblable aux belles Irlandaises
ornées de taches de rousseur
tu rougis tout à ton aise
sous les rayons enjôleurs

beauté vermeille
et insouciant
la terre qui veille
attend patiente

tu te coucheras bientôt
sur moelleuse robe de bure
le cycle alors sera clôt
quand tu marieras l'obscur

Je trouvais le deuxième poème de ce tryptique dédié à l'automne un peu trop triste pour une si belle saison. Ici, la feuille, toute gorgée de la lumière de l'été, devient la messagère du soleil et transmet son énergie à la terre. C'est le sens des deux derniers vers.

Dans le train entre Toulouse et Nantes, 9 décembre 2006.

supplique de l'émigré en visite au pays

rester ? allons ce n'est pas sérieux
tant d'années au soleil des tropiques
tant d'images éblouissant mes yeux
m'ont éloigné de ces terres celtiques

ce n'est pas faute d'avoir essayé
d'aimer ce pays de mon enfance
avant que mon âme ne soit broyée
laissez-moi partir dans l'indulgence

oui la France est un bien beau jardin
hélas moi je préfère le sauvage
ne me toisez pas avec dédain
ne dites pas que je manque de courage

je dois partir voyez-vous
dans mon cœur une place pour vous
mais liberté avant tout

Dilemme que connaissent bien tous ceux qui ont vécu hors de leur pays natal... Certains ne supportent pas, d'autres s'en accommodent très bien. Je pense faire partie de ces derniers, notre planète est trop belle et mon chez-moi, c'est elle !
Dans le train entre Toulouse et Nantes, 9 décembre 2006.

l'hibiscus blanc

en silence tu es arrivée
l'hibiscus blanc à la main
en silence tu me l'as donné
l'hibiscus blanc comme demain

le cœur carmin de la fleur
fait miroir à tes lèvres
tes yeux devenus rieurs
me donnent à nouveau la fièvre

nous partions à la dérive
poussés par notre folie...
mieux que paroles craintives
une fleur nous réconcilie

Un simple geste en dit parfois plus que de longues explications...

Samaipata, 21 février 2007.

cette étrange chose qu'est la beauté

la soie d'une aurore boréale
l'éruption grandiose d'un volcan
le serpent d'un glacier austral
les déserts fuyant sous le vent

sublimes paysages naturels
offerts à la contemplation
de qui voyage avec les ailes
de gros avions à réaction

faut-il donc d'abord la richesse
pour accéder à la beauté ?
les pauvres devraient-ils sans cesse
vivre entre laideur et saleté ?

la réponse est dans ton sourire
la fraîcheur de l'air vivifiant
les soirs languissants qui s'étirent
nos petits riens insignifiants

mil exemples pourrais-je nommer
point n'est besoin de s'agiter
fille de l'amour est la beauté
pour la voir il suffit d'aimer

Il y a la beauté en tant que produit de consommation et puis
l'autre, qui vaut bien la première...
Samaipata, 27 mars 2007.

mon grand-père

à la forge travaillait mon grand-père
qui devant le feu était grand prêtre
perspicaces ses amis l'affublèrent
du surnom centième de millimètre
ils étaient bien cent

lui placide n'en prenait point ombrage
et souriant sous sa moustache roussie
guidait par amour du bel ouvrage
un geste économe sûr et précis
il était patient

ses enfants après maintes bousculades
l'entouraient à table et lui heureux
mère as-tu bien saucé la salade ?
elle le tançait d'un œil sulfureux
elle était sergent

parfois dans mes rêves affleure encore
unique image dont je me souviens
sa blanche figure sur le lit de mort
seule entre les noires silhouettes des siens
je suis de son sang

J'avais sept ans quand est mort mon grand-père. Né en 1870, l'a été ajusteur, forgeron et enfin mécanicien lorsque sont apparues les premières voitures. Il a vraiment eu ce surnom car il était aussi perfectionniste que rêveur et doux, deux qualificatifs que la grand-mère ne connaissait guère...
Samaipata, 9 avril 2007.

comptine d'un jour de pleine lune

brune la lune
brune la feuille
cueille cueille la lune
cueille cueille la feuille
tes lèvres à la brune
et moi qui les cueille

Un vrai jour de pleine lune en Amazonie sur les bords du
Guaporé. L'inspiration est aisée dans ces conditions...
Flor de Oro, 2 mai 2007.

haïku de l'amiral jaune

filant sous l'étoile
devant les caravelles blanches
l'eunuque aux rouges voiles

Après avoir lu le livre "1421, l'année où les Chinois découvrirent le monde". On dit que le grand amiral chinois Zheng He est arrivé aux Amériques 80 ans avant Colomb. Fêru de navigation, il était eunuque et ses bateaux avaient des voiles rouges.

Samaipata, 10 mai 2007.

al-Ghab

cent siècles !
entre cités millénaires
au passé d'or et de sang
l'Oronte enlace indolent
les blés en prière

cent siècles !
ici naquit l'herbe à pain
par l'homme bientôt courtisée
sa gracile tige fut levain
du civilisé

cent siècles !
du djebel aux crêtes sereines
mon âme plonge dans le miroir
des cicatrices de la plaine
reflets de l'histoire

il est tard le jour faiblit
al-Ghab s'estompe dans l'oubli
se niche dans ma mémoire

La Syrie fait partie du berceau de la civilisation. Du haut du Djebel (montagne) Ansarié entre Turquie et Liban, on a un point de vue magnifique sur l'étroite plaine de al-Ghab (la forêt) qui s'étire 1200 mètres plus bas. Je suis impressionné par 10.000 ans d'histoire sous mes pieds. Constellée de ruines, elle est traversée par l'Oronte, en arabe al-'Asi (le rebelle) car il est le seul fleuve de Syrie qui coule vers le nord.
Slunfe 17 juin - Lohéac 6 juillet 2007.

la trinité expliquée aux enfants

c'est un mystère dites-vous
en prenant de grands airs
d'accord mais voyez-vous
la foi m'est étrangère

un seul dieu à trois têtes ?
futur passé présent
me sont bien suffisant...

En me souvenant des cours de catéchisme de mon enfance...
Je ne veux pas ici être irrévérent envers les catholiques.
Étant partout et depuis toujours, le temps me semble une
bonne image du concept de trinité.
Clin d'œil à l'autre face de la divinité avec des vers de 6 pieds
(666...).

Lohéac, 16 août 2007.

la chanson de Solveig

ce
chant
amie
si limpide
clair et translucide
c'est l'onde de l'amour qui frémit

Un bel après-midi d'automne. Sieste sur le tapis en écoutant Grieg avec ma compagne. Poème en suite de Fibonacci.
Lohéac, 19 septembre 2007.

le chant du signe

une calligraphie sans faille
parcourt joyeuse le coteau
ah ! l'automne est bien canaille !
il a volé mon pinceau

Sur mon carnet de notes aujourd'hui : L'automne est bien là dans ses plus beaux atours. La luxuriance de sa palette écrivant de nouveaux paysages me fascine. Un chant du "signe" pourrait-on dire...

Ar Groez Helean, 6 novembre 2007.

entrelacs celtique

sous la sombre voûte humide
près de la rivière d'argent
serait-ce chevelure de druide
ou bien jeu de korrigan ?

par l'automne frais harnachés
deux grands hêtres majestueux
enfourchant le noir rocher
l'enserrent de cent bras nouveaux

la vie enlaçant l'inerte...
sous ce fouillis chaotique
se cachait une découverte
l'art de l'entrelacs celtique

Pour accompagner une aquarelle faite dans la forêt de Huelgoat, pays des korrigans où coule effectivement la rivière d'argent. Les racines de deux hêtres couraient sur le rocher. J'aime à penser que l'art celtique tire ses origines de la nature.

Ar Groez-Helean, 20 novembre 2007.

la comptine des possessifs

je crois en toi
je crois en moi
mais point en nous
non point en nous

toi tu es toi
moi je suis moi
où est le nous
qui serait nous ?

y a-t-il notre ?
ni mien ni tien
l'amour nous tient
c'est bien le nôtre

Je parlais sur le très sérieux sujet de mes croyances et voilà
où je suis arrivé ! c'est à désespérer parfois...
Ar Groez-Helean, 12 décembre 2007.

le mur

le mur est tombé
c'était en quatre-vingt-neuf
viva ont-ils tous crié
à l'aube d'un monde neuf

réel ou virtuel
le sordide est reconstruit
se dressant entre homme et ciel
il défie autrui

de Schengen au Mexique
rampe ce serpent tragique
l'argent se terre dans ses forteresses
de visas ou de briques

son ciment est la peur
sa fonction l'exclusion
en Israël Corée ou ailleurs
à son pied... on meurt !

Réflexions sur les problèmes d'un ami français, marié depuis quinze ans, essayant en vain d'obtenir un visa pour sa femme bolivienne. Il ne pourra pas aller voir son père avec elle pour Noël. Et le 20 de ce mois est prévu l'agrandissement de l'espace Schengen...

Ar Groez-Helean, 12 décembre 2007.

la prison

malheureuse captive
des solides barreaux
de ta jalousie
en ce jour si triste
tu viens de jeter
...la clé

Variations sur un de mes haïkus en espagnol avec le thème de la jalousie, un mur encore bien plus solide que celui du poème précédent.

Ar Groez-Helean, 20 décembre 2007.

tempête de janvier

dans une tecktonik endiablée
tous les arbres se déhanchent
balançant en transe redoublée
les membres nus de leurs branches

un sac en plastique déchiré
lamentable ancien costume
d'un déchet sous la pluie glacée
sautille seul sur le bitume

l'archet du vent grince sur les toits
et ses graves de contrebasse
chassent les goélands aux abois
sous de noires nuées fugaces

front collé à la fenêtre
j'admire ravi les éléments
tout en rêvant que peut-être
nature aurait des sentiments

Le vent est arrivé ce soir. J'adore les tempêtes, façon pour la nature de nous rappeler qu'elle est bien vivante, d'où le dernier vers. Je me devais de nommer la tecktonik, cette dernière danse à la mode.

Ar Groez-Helean, 10 janvier 2008.

en attendant le grand calme

court le vent rebelle
enivrant la jeunesse
mais de ses turbulences
se méfie la vieillesse

courent les saisons pêle-mêle
telles les nuées sous le vent
cause de mes joies d'antan
je les crains maintenant

sous le vent hivernal
tremblent mes os glacés
déjà crisse un froid blanc
comme le suaire qui m'attend

Jour de tempête encore, et pensant à mon père au soir de sa
vie. Je lui dédie ce poème.

Ar Groez-Helean, 15 janvier 2008.

haïku de la séparation

muets s'étendent les flots
sur le quai désert s'assèche
une flaque de sanglots

En rentrant en Bolivie depuis l'Angleterre où m'a accompagné ma moitié. Elle a repris le bateau vers la France et voici l'image qui me reste...

Entre Munich et São Paulo au milieu de l'Atlantique, 12 février 2008.

le crabe mécontent de soi

caché au fond de la mangrove
un crabe médite à marée basse
est-il juste que deux fois par jour
je doive supporter qu'on me chasse ?

avec patience l'aigrette me guette
et perfide le serpent m'attend
être poisson doit être une fête
libre dans le grand océan

le ciel toujours aussi gracieux
exhaussa sitôt le souhait
et transforma le crabe grincheux
en frétilant poisson-volant

quel bonheur de batifoler
et surfer sur la vague folle !
mais voilà un filet plombé
qu'à cela ne tienne je vole
dit-il s'élançant pour tomber...
dans la pirogue du pêcheur

la moralité de l'histoire
est que toute vie a ses malheurs
mais aussi son lot de bonheur
qui a sagesse d'être soi-même
dans la vie a moins de déboires

Un soir en attendant l'avion vers la Bolivie. Ce matin encore, j'étais sur la côte et faisais du kayak dans la mangrove grouillante de crabes rouges et bleus.
Aéroport de São Paulo, 4 mars 2008.

le temps du vent

voici enfin le temps
pas celui du muguet
ni des cerises d'antan
mais le temps du vent

pas la brise de printemps
mais un air de changement
de celui dont on dit
c'est dans le vent

comme les feuilles de l'automne
s'accumule l'abondance
nos vies sont monotones
asphyxiées d'opulence

vif ce vent bousculera
ce monde de parvenus
soufflant sous ce fatras
les braises de nos âmes nues

ni détour ni retour
arrive le temps du vent
est-ce le messie que j'attends ?
oh que je suis vivant !

Suite à des conversations sur l'avenir devant les nuages sombres des errances économiques du monde. Des temps nouveaux arrivent, seront-t-il meilleur ? Je veux être optimiste...
Santa Cruz, 6 mars 2008.

l'atelier

Comment je fais un poème...

L'inspiration

— « Le besoin d'écrire est une curiosité de savoir ce qu'on y trouvera », disait Alain. C'est exactement ça. Envie d'écrire comme on pagaie sur la mer en juillet, laisser les mots tourbillonner, voir où ils veulent nous emporter. S'en étonner » — Pierre Lazuli —

— « la naissance d'un poème est comme un accouchement. Lorsque vient le moment, pas moyen de résister. Parfois les mots, vigoureux, se pressent et sortent sans effort, parfois le forceps est nécessaire, parfois le poème est mort-né... » — Stork —

— « Lorsque la poésie frappe à la porte, il est vain de ne pas l'écouter. Quelquefois, la porte à peine ouverte, elle se précipite d'un coup pour se coucher sur le papier. Quelquefois, elle se fait timide, il faut la tirer de son obscurité » — Stork —

Ces trois citations reflètent la même chose : une envie, un besoin. Il est important de prêter attention à ces moments et de ne pas les laisser disparaître dans l'ombre de l'oubli. C'est une approche émotionnelle. L'entrée dans le monde de la poésie se fait par le cœur. Il faut sentir, écouter et s'écouter. On a alors un tout autre regard. Vouloir faire un poème en utilisant la logique ou des règles académiques n'a pas de sens pour moi. L'authentique ne peut naître que du ressenti.

Un poème est une émotion ou un sentiment transcrit sur le papier. La difficulté est justement de les laisser s'exprimer sans que n'interfère la raison.

La technique

En fait, écrire, dessiner ou peindre relève de la même démarche. L'important ici est de se défaire des symboles, des a priori, des croyances... pas de limites à la liberté de l'artiste ! Voici ce que je fais :

- J'écris immédiatement l'idée, quitte à y revenir plus tard.
- Je me mets en "mode méditation"
- J'explore avec tous les sens : vue, odorat, toucher, etc...
- Je couche sur le papier tous les mots qui me viennent à l'esprit, sans forcer, sans réfléchir. Deux exemples :

a) idée : la prison, l'amour en cage.

mots en vrac : les gens s'enferment dans leurs routines, leur haine, leurs amours déçus... la prison intérieure, difficile de s'en échapper, les barreaux de la jalousie, une personne, y'a personne si pas qq'un, persona = masque (étymologie), prison, geôle, cachot, oubliette, cage, barreaux, habitude, routine, sclérose, religion, croyance, rigidité, ornière, tourner, ressasser, clé sur la porte à l'intérieur, impuissance des spectateurs, prisonniers de leur vision, leur réalité, des choses, de leur tête ; amonceller, crouler, noyé, la caverne de Platon, dessins d'Escher, une cage dans une cage...

b) idée : la fête de la musique à Rennes.

mots en vrac : violon, bombarde, mélodies, chants, vacarme joyeux, boire, brouhaha, danse, plaisir, rires, sourires, chiens, grouillement, spontané, rythme, foule, faufiler, odeurs, le garçon vendeur de kebab, le jongleur, la jeunesse insouciante, le chœur des retraités, électronique, baffles géants, ballons d'hélium, nuit fraîche, pavés, le vent et le son, bouffées, galette saucisse, couleurs des vêtements et des gens...

Pas de timidité, le ridicule ne tue pas !

- Avec ce méli-mélo de mots dans la tête, j'écris les strophes comme elles viennent, sans chercher à rimer et, curieusement, sans trop penser, comme si je regardais la plume courir seule sur le papier. C'est un début prometteur que d'écrire un

poème à l'état brut en moins d'un quart d'heure.

- Je garde une copie de l'original sans retouches.

- J'essaie de trouver les rimes sans forcer ! pas question de perdre de la fraîcheur ou un joli mot. Les rimes apportent de la musique à la poésie mais ne sont pas la poésie en elles-mêmes.

- Je note le nombre de pieds à la fin de chaque vers ou sous les strophes. Je trouve que c'est un bon moyen de trouver le rythme. Personnellement, j'utilise la première façon à gauche, qui se fait à l'oreille :

brune / la / lune 3 bru/ne / la / lu/ne 5

- Je corrige la métrique en m'aidant de ces notes, de nouveau, sans forcer !

- Je lis et relis à voix haute, en écoutant ma voix : cela sonnet-il bien ? C'est plus important qu'une métrique régulière.

- Avec le temps, je me suis rendu compte qu'il est préférable de garder le plus possible la fraîcheur du "premier jet". Là encore, il y a une similitude avec la peinture, surtout l'aquarelle.

- La recette finale : laisser reposer, relire, sentir le goût des mots, corriger l'assaisonnement (encore une fois : garder une copie de l'original !), laisser reposer de nouveau, relire le lendemain, la semaine, le mois suivant...

La récompense

Dès que le poème est ébauché et « mis au chaud » pour plus tard, un étrange sentiment de bien-être ainsi qu'une énergie nouvelle m'envahissent. Il n'est pas rare que je doive sortir et marcher pour en dissiper le trop-plein.

galop plaine en fête
libres tels chevaux sauvages
les mots du poète

Cette liberté, elle est à la portée de qui veut bien essayer...

Les lieux

Bolivie

Santa Cruz : grande ville tropicale où j'ai vécu 25 ans.
Samaipata : village où j'habite actuellement à 1700 m d'altitude dans les Andes et à 125 km à l'est de Santa Cruz.
Cobija : ville frontière avec le Brésil en Amazonie bolivienne.
Rurrenabaque : petite ville touristique sur le fleuve Beni.
Flor de Oro : campement principal du parc national Noël Kempf Mercado, au nord-est de Santa Cruz.
Charagua : gros village guarani au sud de Santa Cruz.

France

Champigné : le village de ma famille en Pays de Loire.
Lohéac : le village de ma compagne en Bretagne.
St Bazille-de-Putois : village sur l'Hérault.
Batz-sur-Mer : ville de la côte atlantique bretonne.
St Lys : ville où habite mon frère près de Toulouse.
Paris : l'incontournable...
Ar Groez-Helean (La Croix Hélléan) : un village breton du Morbihan près de Josselin.

Autres pays

Tucumán : ville du nord de l'Argentine.
Rio Amigos : une station biologique au Pérou.
Puerto Maldonado ; ville amazonienne du Pérou.
Slunfe : ville du nord de la Syrie.
São Paulo : la plus grande ville du Brésil.
Picinguaba : village enchanteur sur la côte brésilienne.

TGV, océan Atlantique, océan Pacifique : j'aime bien écrire dans les trains ou les avions.

Au sujet de l'auteur

Né en France en 1948, je vis en Bolivie depuis 1970, pays où j'ai fondé une famille de quatre enfants. Aimant la nature et les airs, j'ai la chance d'y exercer le métier de pilote de brousse. C'est dans les années 90 que j'ai décidé d'être actif dans le domaine de l'écologie et que j'ai commencé à écrire. L'aquarelle m'intéresse aussi depuis 2000.

Mes autres ouvrages sont :

– *balbutiements* – 1996 .

Poèmes.

– *El Salar de Tunupa (Salar de Uyuni)* – 2000.

– *The Salar of Tunupa (Salar de Uyuni)* – 2000.

(en espagnol et en anglais)

Histoire naturelle du lac de sel d'Uyuni, Bolivie, avec un chapitre de Martin Specht et des aquarelles d'Oscar Tintaya.

– *con los pies descalzos y el alma desnuda* – 2005.

(l'âme nue et les pieds déchaussés)

Poèmes en espagnol avec Sixto Angulo Alpire.

Iris



IRIS est un groupe d'amis écologistes dont je fais partie. Artistes professionnels ou non, nous cherchons d'une part à nous entraider, d'autre part à sensibiliser notre entourage tant aux problèmes qu'à la beauté de notre environnement par le moyen de l'image et de l'écriture. Participent :

Louise Emmons, écrivaine et photographe
Trond Scheen, caricaturiste et illustrateur
Alan Hesse, caricaturiste et écrivain
Lois Jammes, poète et aquarelliste
Sixto Angulo, poète et dessinateur
Oscar Tintaya, aquarelliste

Achévé aux équinoxes de printemps 2008,
le vrai début de l'année
comme bien le savent ceux qui sont proches de la nature.

cette étrange chose qu'est la beauté

la soie d'une aurore boréale
l'éruption grandiose d'un volcan
le serpent d'un glacier austral
les déserts fuyant sous le vent

sublimes paysages naturels
offerts à la contemplation
de qui voyage avec les ailes
de gros avions à réaction

faut-il donc d'abord la richesse
pour accéder à la beauté ?
les pauvres devraient-ils sans cesse
vivre entre laideur et saleté ?

la réponse est dans ton sourire
la fraîcheur de l'air vivifiant
les soirs languissants qui s'étirent
nos petits riens insignifiants

mil exemples pourrais-je nommer
point n'est besoin de s'agiter
fille de l'amour est la beauté
pour la voir il suffit d'aimer